



J.R. CALLY

LES ENQUÊTES DE L'INSPECTEUR
CANVARAMBO

Énigmes en Raynionie

J-R CALLY

Les Enquêtes de
l'inspecteur Canarambo

Énigmes en Raynionie

© J-R CALLY, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4304-6

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE

Avant de vous plonger dans les intrigues piquantes de l'inspecteur Canarambo, familiarisez-vous avec un monde mystérieux et plein de suspense imaginé par Jean-Romain CALLY. Ces récits vous transportent dans une réalité alternative où des animaux anthropomorphes vivent dans un monde parallèle au nôtre.

L'inspecteur de police Canarambo, arborant l'apparence d'un canard, incarne une présence à la fois fascinante et singulière.

*Son domaine d'investigation ne se limite pas seulement aux dédales tortueux de la cité de San Dyonis, mais s'étend également aux vastes régions du pays fictif qui sert de toile de fond à ces histoires : **La Raynionie**.*

Mystère à Salazey

Un coq agriculteur, qui avait perdu l'usage d'une de ses pattes et qui portait une attelle en bois d'acacia pour compenser cette infirmité, avait été découvert sans vie à l'intérieur d'une cabane à outils, au sein d'une ancienne ferme située dans un hameau isolé nommé Mare à Poule d'Eau. Ce hameau était niché au cœur de Salazey, une vaste région montagneuse au centre de la Raynionie. L'inspecteur Canarambo avait été dépêché pour enquêter sur cette singulière affaire.

Au volant de sa fidèle deux-chevaux AC606 bleue, Canarambo se rapprochait peu à peu de sa destination. La beauté brute et sauvage de la région l'envoûtait, lui donnant l'impression d'avoir pénétré un sanctuaire naturel secret. D'épaisses forêts tropicales enveloppaient les flancs des montagnes, leur verdure chatoyante scintillant sous les rayons du soleil. Les cascades, ressemblant à des « *voiles de mariées* », s'écoulaient gracieusement le long des escarpements rocheux, créant une scène véritablement fascinante pour les yeux.

Au cœur de ce paysage majestueux se dressait Mare à Poule d'Eau, un petit village reculé, implanté au milieu d'une forêt de cryptomerias. Les quelques maisons, aux toits en tôle et aux volets peints, semblaient surgir harmonieusement de la nature environnante. Au sein de ce village, une ferme rustique en bois, bâtie il y a de nombreuses années, occupait un emplacement central. Éloignée des artifices modernes, cette exploitation semblait figée dans le temps, ses trois modestes bâtiments se dressant avec fierté au milieu des arbres touffus de la forêt.

La bâtisse centrale se présentait sous la forme d'une maison de plain-pied, avec des murs délavés par les rigueurs des intempéries. Un toit en pente douce était revêtu de vieilles tuiles, évoquant les années d'exposition aux éléments naturels. Les fenêtres étaient ornées de volets usés et fissurés, tandis qu'une petite terrasse défraîchie semblait avoir reçu peu de visiteurs récemment.

À proximité, une cabane en bois, fatiguée mais toujours debout, arborait un toit recouvert de mousse luxuriante et de lichen. Cette structure paraissait servir de lieu de stockage pour les outils agricoles. Non loin des bâtiments principaux, un vieux hangar agricole se dressait. À l'intérieur, un ancien tracteur rouge était stationné, ses pneus embourbés reflétant le labeur inlassable auquel il avait été soumis. La cour en terre battue entre les bâtisses n'était pas particulièrement

entretenu, laissant la boue s'y accumuler en témoignage des activités rurales quotidiennes.

Cette ferme isolée dégageait une atmosphère à la fois mélancolique et austère. Perdue au fin fond du monde civilisé, elle semblait rendre hommage aux efforts et aux défis auxquels les résidents devaient faire face pour vivre en harmonie avec une nature sauvage et exigeante.

À peine la deux-chevaux garée, un violent orage éclata, accompagné d'une pluie battante et glaciale qui semblait s'abattre sur Canarambo comme un sombre présage. Son chapeau, détrempé par l'eau, reposait lourdement sur sa tête, laissant échapper des gouttes qui rebondissaient sur son manteau. Sous le déluge, il se fraya un chemin à travers la foule curieuse qui s'était rassemblée autour de la cabane à outils, en tentant d'éviter les flaques boueuses qui s'étaient formées sur le sol.

Devant l'abri, il commença à examiner les lieux avec une minutie méthodique, prenant soin de noter chaque détail. Ensuite, se tournant vers l'agent de police en faction, il sollicita des informations sur l'identité de la victime.

— Comment se nommait-il ?

— Il se prénomait Ralinpate, inspecteur. C'est ce que nous ont dit les villageois.

On lui apprit que le corps avait été découvert par une travailleuse de la ferme : une poule rousse. Elle avait raconté que ce matin, alors qu'elle cherchait à accéder à la cabane à outils, elle avait remarqué que la porte était étrangement fermée de l'intérieur. Intriguée – car cette porte n'était généralement jamais verrouillée –, elle s'était approchée et avait scruté à travers les interstices de la cloison en bois de l'abri. Ce qu'elle avait vu lui avait glacé le sang : tout d'abord, elle avait constaté que la lumière était toujours allumée à l'intérieur, puis elle avait finalement aperçu le corps sans vie du coq, gisant sur le sol et baignant dans une mare de sang. Catastrophée par cette terrible découverte, elle s'était précipitée pour alerter les autres occupants de la ferme.



Par la suite, le gardien, un malinois de couleur fauve charbonné, avait pris l'initiative d'enfoncer la porte à l'aide d'un pied-de-biche. Une fois celle-ci ouverte, l'évidence du décès était indéniable. Les yeux du coq étaient figés dans un regard vitreux et l'odeur de la décomposition planait déjà dans l'air, accentuant l'horreur de la scène. Ce n'est qu'une fois la mort de la victime constatée qu'ils décidèrent d'appeler la police.

La porte de la cabane fermée de l'intérieur constituait un véritable casse-tête pour Canarambo dans cette affaire. Comment le criminel avait-il réussi à quitter la pièce en refermant la porte derrière lui sans attirer l'attention des autres occupants de la ferme ? Malgré cette énigme, Canarambo ne se laissa pas décourager par les maigres indices et poursuivit son investigation. Le moment était venu pour lui d'examiner la scène du crime.

Dès qu'il franchit le seuil de la baraque, une atmosphère lourde l'enveloppa, imprégnée de poussière tourbillonnant dans les faisceaux de lumière qui filtraient à travers les fissures des cloisons. L'eau de pluie s'infiltrait par endroits à travers le toit défaillant. Une odeur putride de décomposition envahit aussitôt ses narines, provoquant une sensation d'inconfort et de malaise. Mais c'est surtout la vision du corps inerte de la victime, avec sa jambe en bois d'acacia, qui accaparait toute son attention. Le fin limier resta immobile un instant, percevant l'ampleur du mystère qui était face à lui. D'un geste mesuré, il retira son chapeau, le maintenant près de son bec pour échapper à la puanteur

cadavérique. L'examinant avec soin, il découvrit une profonde entaille au niveau du crâne et des traces de sang sur une hache, déposée à proximité.



La victime semblait avoir subi un violent coup à la tête, causant un traumatisme crânien sévère et une importante hémorragie. Le meurtrier n'avait même pas pris la peine de dissimuler l'arme du crime. L'outil qui avait été utilisé pour perpétrer cet acte abominable avait été laissé négligemment à côté du corps.

Des traces de sang étaient également visibles sur la porte, près du battant pivotant, suggérant que le coq avait peut-être tenté de s'échapper malgré les blessures infligées. Canarambo examina de plus près la porte en question. Celle-ci portait les traces d'un forçage au pied-de-biche, confirmant ainsi l'idée qu'elle était bel et bien fermée de l'intérieur lors du meurtre.

Après un long moment de réflexion, l'inspecteur livra des directives à son équipe. Il leur ordonna de procéder au retrait du corps et de transmettre rapidement l'arme du crime au laboratoire de la Police de San Dyonis, afin qu'elle puisse faire l'objet d'une analyse approfondie et que des empreintes puissent être relevées.

Une fois que le corps eut été évacué, Canarambo jugea nécessaire de réinterroger lui-même les habitants du lieu, soucieux d'obtenir leur témoignage sur le drame qui venait de se produire. Ces derniers furent tous réunis dans la cabane à outils. La jeune poule rousse qui avait découvert le corps fut la

première à être questionnée.

« *J'suis plus sûr de c'que j'ai vraiment vu hier... J'sais plus trop... murmura-t-elle, avec l'accent typique de la région, d'une voix craintive. Hier, à l'heure où y commence à faire bien noir, j'tais en train d'balayer sous l'véranda quand j'ai entendu un sacré boucan venant d'la cabane où y a les outils. C'était comme si y avait une bagarre qu'éclatait là-dedans ! Ça n'a pas duré longtemps... enfin, j'crois... Maint'nant, j'suis plus trop sûre, mais ça f'sait du bruit, ça, c'est sûr ! Et c'matin... je r'trouve Ralinpate mort dans l'abri, c'est horrible !* », confia-t-elle à Canarambo, submergée par l'émotion jusqu'aux larmes. Ce témoignage bouleversant revêtait une importance capitale car il laissait supposer que l'acte meurtrier avait eu lieu durant la soirée précédente.

Concernant le gardien de la ferme, il aurait patrouillé toute la nuit, sans toutefois détecter la moindre présence ou comportement suspect.

« *Après ma deuxième ronde, vers vingt heures trente, j'ai parcouru tout l'domaine, mais j'ai rien vu d'bizarre. Le seul truc, j'peux dire qu'y avait d'la lumière dans la cabane à c't'heure-là* », déclara-t-il, en précisant qu'il avait dû défoncer la porte de l'abri au matin pour pouvoir entrer et tenter d'aider la victime.

Connu pour être un voisin pacifique, un fermier, un bœuf musculeux surnommé Moka, portant une énorme pelle sur l'épaule, souhaitait également livrer son témoignage.

« *Hier au soir, en rentrant chez moi, j'suis passé pas très loin d'la cabane à outils. Elle était éclairée et y avait quelqu'un à l'intérieur. J'vous jure, ça ressemblait à Ralinpate, j'suis sûr que c'tait lui avec l'bruit d'sa jambe en bois quand il marche. Et vous savez quoi ? Un peu plus loin sur l'chemin, j'ai entendu un cri. Sur l'moment, j'ai pas trop fait attention, vous savez, dans une ferme, y a toujours un peu d'grabuge. Mais maint'nant, avec la mort de Ralinpate...* », raconta-t-il avec une certaine tristesse dans la voix, regrettant de ne pas avoir prêté plus d'attention à ce bruit bizarre provenant de l'abri.

Une fois le témoignage du bœuf recueilli, Canarambo fit la rencontre d'un rapace nommé Papangua. Ce dernier était habillé sobrement, vêtu d'un débardeur jaune délavé. Son pantalon était complètement mouillé et ses chaussures étaient couvertes de boue jusqu'aux lacets. Les gouttes de pluie glaciale ruisselaient le long de ses plumes, et ses vêtements détrempés lui collaient au corps, le faisant frissonner de froid.

Papangua fit part à l'inspecteur d'un événement survenu la veille, au cours de la journée, dans le village. Selon ses dires, un rat du quartier, connu pour son

penchant pour l'alcool, avait été aperçu en compagnie de la victime dans le seul et unique bar du coin. Les deux individus auraient eu une violente altercation, exacerbée par les effets de l'alcool, au cours de laquelle des menaces de mort auraient été proférées.

— Comment se nomme cet individu ? demanda l'inspecteur, intrigué par cette histoire.

— Y s'appelle « *Larake* », inspecteur. Y traîne souvent dans le p'tit bar du village et y vient tous les jours s'remplir l'gosier d'rhum !

— Et où je pourrais trouver ce Larake ?

— Y doit être chez Tano, le p'tit bar du village, affirma-t-il sans la moindre hésitation.

Après avoir remercié Papangua pour son témoignage, Canarambo, souhaitant éclaircir au plus vite cette affaire de dispute, prit la décision de se rendre en personne sur les lieux où l'incident s'était produit.

Le bar Tano était situé en bordure de route à l'entrée du village de Mare à poule d'eau. Cet établissement atypique remplissait un double rôle en faisant office à la fois de bar et d'épicerie pour les habitants de cette région éloignée de tout. Canarambo stationna sa deux-chevaux au bord du chemin, prenant un moment pour observer l'endroit depuis l'intérieur de sa voiture.

Sous la pluie battante, le commerce révélait une façade en bois vieillie, marquée par les caprices du climat. Le toit ondulé en tôle déversait une pluie drue, créant une multitude de cascades qui s'abattaient avec force sur le sol boueux. Autrefois peintes en rouge vif, les fenêtres avaient perdu de leur éclat, laissant entrevoir des lambeaux de peinture écaillée qui semblaient se détacher encore davantage sous l'effet des gouttes de pluie. À l'entrée du bar, quelques vieux parapluies étaient déposés sur le côté, avec certaines de leurs tiges tordues et d'autres, cassées. Un témoignage muet de la vie rigoureuse des habitants du coin, qui semblaient avoir affronté bien des tempêtes, tout comme ces parapluies usés, victimes des intempéries du quotidien.

Dès qu'il franchit l'entrée, une odeur particulière remplit ses narines : un mélange âcre de bois vieilli et d'odeur de tabac. L'intérieur était rustique, avec certains murs ornés de photographies en noir et blanc, ainsi que des affiches défraîchies d'anciens groupes de musique de la région. De robustes tables en bois, recouvertes de nappes plastiques rouges usées, trônaient au centre de la pièce. Elles étaient entourées de quelques vieilles chaises, dont les assises en corde s'étaient effilochées avec le temps. Une poignée d'habitues avaient pris place autour de l'une de ces tables, jouant aux dominos tout en partageant des